



HAL
open science

Les mots pour se dire et nommer la perte : écriture et partage

Anouchka Stevellia Moussavou Nyama, Sarah Voke

► To cite this version:

Anouchka Stevellia Moussavou Nyama, Sarah Voke. Les mots pour se dire et nommer la perte : écriture et partage. Presses Universitaires de Provence. Regards croisés sur les mobilités et l'altérité : Recherche et action, , 2022, Sociétés contemporaines, ISBN 979-10-320-0404-3. hal-03955193

HAL Id: hal-03955193

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-03955193>

Submitted on 7 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre I

Les mots pour se dire et nommer la perte : écriture et partage

Anouchka Stevellia Moussavou Nyama et Sarah Voke
Cielam, Aix-Marseille Université

Introduction

Cet article se propose de lire la manifestation de la perte et du souvenir à partir d'un corpus composé d'écrits des demandeurs d'asile (DA) qui ont pris part à l'atelier « Genre et mobilités » que nous avons animé en avril 2019. Ces derniers ont produit des écrits s'articulant autour des thèmes de la perte, du souvenir et de l'espoir. À partir des productions des DA et de notre expérience de ces ateliers, nous proposons de répondre aux questions suivantes : que peut l'écriture ? Quel est son champ d'action ? Comment écrire après une expérience de l'exil ? Comment dire *je* quand on a tout perdu ? En quoi notre expérience, en tant que jeunes chercheuses en littérature, peut-elle servir les situations de l'exil aujourd'hui ? Notons que cet exercice est d'autant plus intéressant pour nous qu'il nous permet de sortir de notre pratique de travail traditionnelle. En effet, habituées à travailler sur des corpus plus volumineux, nous tentons ici de convoquer nos compétences de critiques littéraires pour tirer un maximum de textes assez courts, produits par des personnes ordinaires, non habituées à l'écriture, du moins dans son rapport au moi intime. Certaines de ces personnes ont appris à écrire *je* à cause du récit que leur impose l'Ofpra pour avoir le statut de réfugié. C'est pourquoi, lors de ces ateliers, nous ne souhaitions pas qu'ils pensent qu'une injonction à se raconter leur était faite. En ce sens, nous avons accepté leurs textes tels qu'ils ont voulu nous les présenter, sans rien exiger de plus.

L'expérience de la perte en situation d'exil

L'écriture peut être pour beaucoup une enfonceuse de portes, car elle a le pouvoir de faire sauter les verrous du silence, afin de nous entraîner dans les

profondeurs abyssales de l'âme humaine. Pour écrire, il faut penser, se souvenir, mettre des mots sur la perte, la blessure, l'expérience positive ou négative. Écrire, c'est décrire, et parfois, quand tout se passe bien, on parvient aussi à dire. C'est pourquoi, dans le cadre de nos activités de terrain, nous avons voulu offrir un espace d'écriture et de partage avec les DA accompagnés par le collectif Agir, autour de trois thèmes : la perte, le souvenir et l'espoir. Nous avons commencé cet atelier en explorant ce que signifie la perte. Les courts extraits des poésies de Meena Alexander et d'Amina Saïd évoquent la perte et la transformation qu'elles ont ressenties après avoir quitté leur terre natale. L'idée est de montrer des exemples de textes de personnes qui s'expriment sur ce thème. Mais la lecture de ces extraits a déclenché peu de réactions¹, contrairement aux images, notamment celle de la statue de Bruno Catalano² présentant une femme, un sac à la main, à qui manque le bras droit et toute une partie de l'abdomen, le haut de la jambe gauche, et tournant le dos à une ville dont elle est séparée par une vaste étendue d'eau. Elle est sur un quai. Le choix de cette image n'est pas anodin car, comme l'explique Jacques Lucchesi, ces sculptures qui représentent des hommes et des femmes en lambeaux, semblant revenir de très loin et marqués par des siècles d'érosion, évoquent les choses et les souvenirs que chaque voyageur laisse inévitablement derrière lui³. Plusieurs questions sont posées : que symbolise le vide de la statue ? En voyant la statue, un participant s'exclama immédiatement : « C'est moi ! » Il s'identifiait en tant qu'homme à une statue représentant une femme sur le point de partir à l'aventure. Cela indique en quelque sorte une certaine universalité du sentiment exilique, et d'autre part l'image paraît convoquer chez lui des choses qu'il n'avait pas encore réussi à exprimer. Il est d'ailleurs pris d'émotion à ce moment précis ; il y a comme un surgissement de tout ce qu'il avait enfoui depuis son arrivée.

D'autres participants évoquent la perte de membres de leur famille et des moments passés avec celle-ci : la perte de la patrie (« *motherland and mother* »), des amis, de l'amour, de certaines croyances, des points de repère, d'un temps de l'innocence ou de l'insouciance. Il y a aussi la peur d'oublier sa langue, qui l'on est et son village. À ce propos, un des participants écrit :

Au final, j'ai peur que ma vie ne soit réduite qu'à cela, l'oubli.
Je me prépare, je le sais, un jour, j'oublierai tout.
Je ne saurai plus qui je suis.
Mais ce qui m'attriste, c'est que j'ai peur un jour de t'oublier aussi.

1 Notre démarche s'appuyait sur des tentatives, des essais, dans l'optique de trouver un meilleur moyen d'échanger avec les DA. Nous n'avions pas de procédé prédéfini, notre approche de la recherche-action consistant justement en une « adaptabilité au contexte du terrain dans lequel elle est entreprise » (Jean-Marie Van der Maren, Chapitre 5. Les stratégies de la recherche-action, in Jean-Marie Van der Maren [dir.], *La recherche appliquée pour les professionnels : éducation, (para)médical, travail social*, Paris, De Boeck Supérieur, 2014, p. 130).

2 La statue fait partie de la série intitulée *Les Voyageurs*, que l'on peut consulter sur le site de l'auteur : <https://brunocatalano.com/sculpture-bronze/sculpture-en-bronze-bruno-catalano.php?galerie=1> (consulté le 2 mai 2022).

3 Jacques Lucchesi, Bruno Catalano : biographie. En ligne : <https://brunocatalano.com/sculpture-bronze3/bruno-catalano-a-propos.php?ap=1> (consulté le 2 mai 2022).

Cependant, un participant en particulier est resté longtemps face à la page blanche posée devant lui, et il a finalement exprimé qu'il était impossible pour lui d'évoquer ce qu'il a perdu, car il a tout perdu. Âgé d'une vingtaine d'années, le participant a fui l'Afghanistan à cause de la guerre. Nous touchons ici à l'indicible et à l'inénarrable de la perte, à l'impossibilité de partager ce vécu. Le passage à l'écrit comporte une dimension définitive qu'il n'était pas prêt à entamer. Pour avancer vers le futur, il semble dire qu'il faut faire le deuil de ce passé qui n'existe plus, quand bien même cela lui est impossible. En l'occurrence, il s'agit de la perte de membres de sa famille, de son pays ravagé par la guerre. Il prend quand même le soin d'écrire, dans sa langue, qu'il n'arrive pas à raconter son passé. Pour lui, son histoire ne relève d'ailleurs pas encore du passé, puisque la guerre continue en Afghanistan et qu'ici, il est toujours dans une situation précaire renforcée par de longues démarches administratives.

Ces caractéristiques de l'expérience exilique ont été pointées par de nombreux écrivains, intellectuels et psychologues ayant connu la migration. Edward Saïd décrit l'exil, dans son essai *Reflections on Exile*, comme la condition de la perte extrême : « *It is the unhealable rift forced between a human being and a native place, between the self and its true home: its essential sadness can never be surmounted*⁴. » Pour la psychologue et psychanalyste Marie-Jeanne Segers, l'exil

est toujours un départ qui signe un refus, l'exil est toujours une migration de rupture ; refus de la pauvreté, refus de la violence, d'un régime politique, fuite d'une situation familiale. Le sujet du refus est dans un état intérieur de transition, d'opposition et de mobilisation qui nécessite un réaménagement personnel et contraint à une reconstruction de l'identité qui est en même temps vécu comme une trahison⁵.

Elle affirme que l'exilé est ainsi « un sujet dépersonnalisé » ; ôté de sa personne, de son identité, un vide s'installe alors. Certains textes de l'atelier ont soulevé quelques-uns de ces aspects. En ce sens, H.M.⁶ écrit : « Mon récit commence tous les jours quand je me réveille... et je vois que chaque jour est un défi pour moi, lorsqu'il faut affronter une nouvelle vie qui m'est inconnue dans la culture, la gastronomie, la langue, l'économie, etc.⁷. »

Dans cette période d'attente indéfinie, les DA chérissent les souvenirs de l'avant, d'un lieu et d'une époque où ils ne vivaient pas dans une forme de tension permanente se traduisant par la crainte de se lever le matin et de recevoir une mauvaise nouvelle de l'Ofpra refusant de leur accorder l'asile.

4 « Il s'agit du fossé irrémédiable qui sépare l'être humain de son lieu d'origine, entre lui-même et son véritable foyer : sa tristesse essentielle ne pourra jamais être surmontée » (Edward Saïd, *Reflections on Exile and Other Literary and Cultural Essays*, Londres, Granta Books, 2012, p. 173 ; traduction de Sarah Voke).

5 Marie-Jeanne Segers, *De l'exil à l'errance*, Toulouse, Érès, 2009, p. 20.

6 Les participants dont nous utilisons les œuvres ici ont souhaité garder l'anonymat. Ils ont autorisé uniquement la mention de leurs initiales et de leur pays d'origine dans les travaux.

7 Les textes d'H.M. et d'A. ont été traduits par Camylla Lima de Medeiros et Eva Raynal. Nous avons choisi de travailler à partir des traductions, car les textes originaux figurent déjà en fin d'ouvrage, où les lecteurs pourront facilement les consulter.

Habiter le « nulle part »

On pourrait définir l'exilé, dont la condition est étroitement liée à la notion de perte, comme étant celui qui habite un non-lieu, un « nulle part », ou encore pour certains un « entre-deux ». Dans tous ces cas, il est question de déracinement et, comme l'écrit T.A., d'une perte existentielle : « *All I lose in being a refugee.* » Ce dernier a quitté la Sierra Leone avec sa fille de 11 ans. Il n'écrit pas tout ce qu'il a perdu à cause de son départ ou de son arrivée, mais se focalise simplement sur l'état de réfugié, comme si la condition de réfugié comportait un noyau existentiel, un lien à l'étant, à l'être. Rappelons-nous que ce qui caractérise l'arrivée en France pour tout DA, c'est d'abord l'attente administrative pour un titre de séjour, qui, bien souvent, est longue et incertaine. Il s'agit d'un espace-temps en suspension, durant lequel les vies sont en pause, en attente de pouvoir réellement arriver, s'installer, se reconstruire. L'exilé peut se trouver entre un ici et un là-bas, entre un avant et un après. C'est celui qui n'est pas complètement parti et qui n'est pourtant pas tout à fait arrivé non plus.

Cette image du nulle part se retrouve dans plusieurs textes des participants, sans même que nous l'ayons introduite. Nous pouvons la remarquer dans le texte d'H.M. Ce dernier a la cinquantaine environ. À cet âge, il peut arriver à bien des gens de prendre un nouveau départ. Ils peuvent décider de changer de pays ou d'activité professionnelle. Mais dans tous les cas, il est question pour ces personnes de savourer pleinement la vie, de s'offrir d'autres plaisirs loin des contraintes habituelles. Ces changements sont voulus et se font rarement dans le but de tout perdre et de devoir tout reconstruire, comme c'est le cas d'H.M., qui écrit à ce propos que cet exil peut être

probablement comparable à la naissance d'un enfant dans ce monde, qui, après avoir été un temps dans le ventre de sa mère, commence une nouvelle adaptation dans sa nouvelle vie, quand on lui coupe le cordon ombilical et qu'on le sépare de ce qui était normal pour cette créature⁸...

D'ailleurs, mon voyage forcé hors de mon pays, je le compare un peu au récit que j'ai présenté. Mais surtout, mon esprit continue ou se maintient parfois loin de mon corps, d'où je me trouve physiquement, pensant à ceux, famille et amis, qui sont restés au pays...

Ainsi, l'exil pour H.M. désigne le « hors de chez soi » ; c'est une forme de déracinement qui l'a obligé à ce déplacement vers un ailleurs, voire à l'errance sans fin⁹, car son esprit se maintient quelquefois loin de son corps. L'exil ne lui permet pas de se résigner à la disparition du lieu. Bien au contraire, il renforce la présence obsédante de l'origine. Se retrouver sans attaches à cet âge lui est douloureux et difficilement supportable. Cette nouvelle vie, il ne l'a évidemment pas préparée. Avant son exil, il avait une vie en société bien rythmée, des habitudes quotidiennes qu'il lui paraît impossible de reconstruire dans le pays d'accueil, sans subir lui-même une sorte de métamorphose, car, selon ses termes, il fait « face à une nouvelle vie ». La rupture pour H.M. a été contraignante, donc nécessairement violente. L'image du nouveau-né que l'on force à quitter son environnement

8 Nous soulignons (tous les mots ou les passages soulignés dans les extraits des DA le sont par nous).

9 L'exil, *Études*, vol. 412, n° 2, 2010, p. 233.

familier, qu'il convoque pour illustrer sa situation, est très forte et permet de se rendre compte du désœuvrement dans lequel peut plonger l'exil. Elle signifierait également que le premier exil pourrait être la séparation d'avec la mère. H.M. n'a de cesse d'utiliser des analogies entre sa situation et les événements naturels pour représenter son expérience, un peu comme s'il essayait d'y trouver une forme de normalité ou de consolation :

Je me compare aussi à un oiseau construisant son nid : une tempête arrive et dévaste tout, puis une fois la tempête passée, l'oiseau commence de nouveau à construire. *Dans ces moments, je vois un peu dans ma vie quelque chose de similaire, mais avec un désavantage : celui que mon âge ne me permettra pas de recommencer ce que j'ai fait sur le chemin des années de ma vie.* Toutes les choses que j'ai faites avec mon travail, mes efforts et ma passion, je les ai vues disparaître en vingt ans, comme par magie, magie d'un régime politique qui ne croit qu'en la pensée unique, et tout ce qui lui est contraire, il le détruira. Ce chemin que j'ai pris de partir et de recommencer me rappelle le petit oiseau qui commence de nouveau son existence après avoir vu l'œuvre de sa vie, son foyer, détruit par la nature... mais pas par les politiciens...

H.M. essaie de se faire une raison, et la nature lui sert de référent. Comme le petit oiseau ou le nouveau-né, il est possible de s'adapter, de tout reconstruire, même s'il ne pense pas faire le deuil du pays d'origine auquel il demeure profondément attaché, son « cher Venezuela ». Si sa mélancolie est normale, elle apparaît tout de même comme un frein à son accomplissement dans la terre d'accueil, car il est nécessaire que l'exilé réussisse symboliquement à « brûler le bateau¹⁰ » afin d'échapper au traditionnel problème face auquel le place sa condition. En effet, « celui qui ne brûle pas derrière lui son bateau, mais qui reste les yeux rivés sur le pays perdu, c'est qu'il brûle ce qui est devant lui¹¹ ». C'est en ce sens qu'H.M. n'arrive pas à se projeter avec enthousiasme : il ne voit que les obstacles, et cela ne l'aide pas à habiter le nouvel espace.

La reconstruction en terre étrangère est un véritable défi pour lui, notamment du fait de son âge. Rarement pris en compte dans les situations d'exil, le critère d'âge joue un rôle déterminant dans la réussite ou non du deuil qu'impose la condition exilique. Le fait de se retrouver à tout rebâtir alors que dans le pays d'origine, on se préparait déjà à la retraite renforce irrémédiablement un sentiment d'échec et de profonde mélancolie :

Ici, où que je sois, ma vie change complètement. Je dois apprendre à parler, travailler différemment de ce que je faisais et inventer de nouvelles formules de survie, lesquelles en cas de succès pourraient contribuer à ma qualité de vie et me rappeler les bons moments que j'ai laissés dans mon cher Venezuela.

L'exil lui apparaît comme une occasion de « naître, autrement, ailleurs¹² ». Dans ses *Réflexions sur l'exil*, Saïd écrit que « l'exil peut [...] affûter le regard sur le monde. Ce qui a été laissé derrière soi peut inspirer de la mélancolie, mais aussi une nouvelle approche¹³ ». En effet, du fait de l'éloignement avec le pays d'origine,

10 *Ibid.*, p. 234.

11 *Ibid.*

12 *Ibid.*

13 Edward Saïd, *Réflexions sur l'exil et autres essais*, trad. Charlotte Woillez, Arles, Actes Sud, 2008.

l'exilé est amené à poser un regard différent sur le monde qui l'entoure. Sa situation d'être de nulle part semble lui donner une position qui le place dans un au-delà et aiguise sa sensibilité tout comme sa perception des événements et des vies humaines. H.M. est effectivement cet exilé qui n'est nulle part mais demeure sensible aux événements qui ont lieu là-bas, dans sa terre natale.

Alexis Nouss¹⁴ explique que le nulle part n'est pas n'importe où. Il ne s'agit pas d'un simple arbitraire appliqué à la spatialité, rappelant que l'exil nécessite l'espoir de retrouver le lieu et une identité, alors que l'errance ne permet pas cette espérance. Ainsi, l'errance vient en complément de l'exil pour pouvoir habiter le nulle part. Parce que son bonheur est rattaché à celui de la terre d'origine, tous ses espoirs sont pour ce pays qu'il a été forcé de quitter.

Nous choisissons d'aborder le dernier thème de l'atelier en présentant l'image d'un chemin qui mène droit devant. L'idée consistait à poser la question de l'espoir sans donner de mots supplémentaires, afin de laisser toute la place à leur propre imagination. H.M. écrit :

Moi j'espère, *maintenant que je suis quelque part dans le monde*, pouvoir surmonter les *alcabalas*¹⁵ que la vie m'a imposés, et je demande, et je veux que mes compatriotes puissent surmonter le traumatisme qu'ils sont en train de vivre inexplicablement, celui d'avoir été un pays vraiment riche dans la région, et peut-être même le plus riche de tous, pour devenir le plus pauvre, en ayant encore des ressources que peu de pays dans le monde possèdent. J'espère que tout s'améliorera et redeviendra normal.

H.M. s'informe continuellement sur la situation politique et sociale. On peut même lire son espoir d'y retourner un jour. C'est un errant, et en ce sens, il ne nomme pas explicitement la terre d'accueil, conscient qu'elle pourrait lui refuser l'asile. Tant que sa situation administrative ne donne pas lieu à une issue favorable, la France reste simplement pour lui un « quelque part dans le monde », car il sait qu'il est possible qu'il reprenne sa valise pour poursuivre son voyage vers un autre lieu.

C'est en toute logique qu'apparaissent, dans les textes des participants, les thématiques de l'errance et du renouvellement. Stuart Hall, sociologue et figure centrale des *cultural studies* britanniques, décrit l'expérience diasporique précisément comme une expérience de l'errance et de la répétition. Il estime que les identités diasporiques sont celles qui se produisent et se reproduisent constamment, et qui sont sans cesse soumises à la transformation et confrontées à la différence¹⁶. C'est exactement ce que nous percevons dans les productions de l'atelier.

Un autre exemple parlant se trouve dans le texte de K.O.A., qui traite du thème de l'entre-deux d'une manière originale en le visualisant. Il dessine en haut et au centre de sa feuille l'image d'un oiseau, et il inscrit à gauche le mot « Afrique » et à droite le mot « Europe », marquant clairement la dualité des lieux ainsi que l'opposition et la séparation qu'il ressent entre ces deux points

14 Alexis Nouss, communication inaugurale lors de la journée d'étude « Entre recherche et action », organisée par le collectif de jeunes chercheurs Migrations et Altérités, à la faculté d'Aix-en-Provence, le 19 juin 2019.

15 Terme utilisé dans certains pays d'Amérique du Sud, et notamment le Venezuela, pour désigner les check-points militaires. Comprendre alors ici : les « obstacles ».

16 Stuart Hall, *Cultural Identity and Diaspora*, in Jonathan Rutherford (dir.), *Identity: Community, Culture, Difference*, Londres, Lawrence & Wishart Ltd, 1990, p. 235.

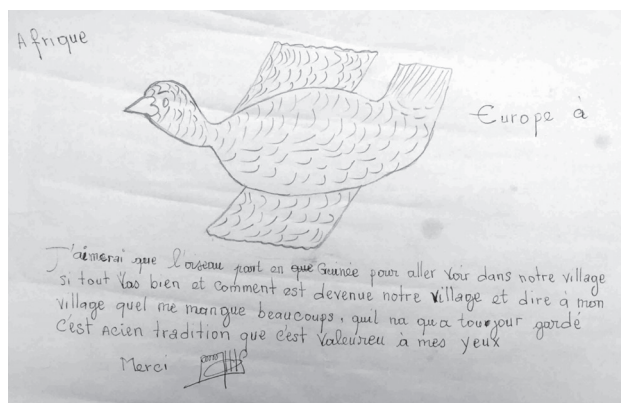


Figure 1 : Dessin de K.O.A.

d’ancrage (voir figure 1). L’oiseau se situe de la sorte entre le lieu de départ et le lieu d’arrivée, et il tourne le regard vers l’Afrique. On remarque de plus que l’auteur n’a pas ajouté de décor autour de l’oiseau, qui se démarque ainsi par son aspect aérien, déconnecté de tout ancrage géographique. Les ailes sont pleinement déployées, l’oiseau semble être en vol, suspendu au-dessus de la terre quelque part entre l’Afrique et l’Europe. Bien que ce soit une expression toute personnelle de l’auteur tirée de son propre imaginaire, l’image de l’oiseau est un topos présent chez de nombreux écrivains exilés¹⁷. En effet, l’oiseau symbolise celui qui peut établir une médiation entre deux espaces qui ne se recouvrent pas, celui qui peut passer aisément d’un milieu à un autre et voler au-dessus des frontières librement. Ceci rappelle par ailleurs le sens originel du mot *migration*, qui décrit le mouvement saisonnier de certaines espèces d’oiseaux, qui migrent d’une terre à une autre, souvent entre l’Afrique et l’Europe.

Le texte qui accompagne l’image s’oriente aussi vers le lieu natal, nommé explicitement. Il s’agit du village de K.O.A., en Guinée. De façon parallèle, comme l’oiseau qui porte son regard vers le lieu natal, K.O.A. porte sa conscience vers son passé en réactivant sa mémoire et ses souvenirs en même temps qu’il pense à son présent et à son futur. Il se demande notamment ce que devient son village depuis son départ et exprime son désir d’aller observer les changements et de s’assurer que tout va bien. La production de K.O.A. donne à voir la distance qui sépare les deux rives qu’il habite pourtant simultanément (soit physiquement, soit mentalement). Il formule le souhait de maintenir un lien entre ces deux espaces, en portant son regard vers ses racines, vers son « ailleurs », depuis le nouveau lieu, depuis son « ici ». Le mot de la fin est touchant : il écrit simplement « Merci ».

À l’inverse, le texte d’un jeune participant afghan est un exemple où aucune médiation n’est possible. Ses souvenirs de l’Afghanistan ne se traduisent pas dans son présent en France. Il y a à la fois la difficulté linguistique de faire passer un

17 Pour donner quelques exemples, on peut citer, parmi de nombreuses autres références, le poème « L’Albatros » de Baudelaire, la pièce de théâtre *Tous des oiseaux* de Wajdi Mouawad (2018), les textes *Les oiseaux meurent en Galilée* (1970) et *Oiseaux sans ailes* (1960) de Mahmoud Darwich ainsi que *Feu d’oiseaux* (1989) d’Amina Saïd.

souvenir dans une nouvelle langue (qui pose véritablement une barrière) et la difficulté émotionnelle de franchir le seuil entre le familier et l'étranger. Il explique qu'il lui est impossible de raconter ce qu'il a vécu en Afghanistan à un étranger. La distance entre ici et là-bas demeure pour l'instant un abîme infranchissable.

L'espace, seuil d'un nulle part, se présente également comme un espace qui permet, positivement, une forme de libération, de renouvellement, de métamorphose et de renaissance. L'écriture participe à cet élan vital, car elle est ce qui permet de relier leurs multiples points d'ancrage. L'écriture offre la possibilité d'une introspection, d'un travail sur soi. Elle est capable de faire émerger une conscience enfouie, mais aussi de s'évader du quotidien. De ce point hors contexte, hors espace-temps, il devient possible de réfléchir sur son passé et en même temps de se pencher sur son futur. C'est cette jonction des temporalités, des mondes et des expériences auxquels donne lieu l'acte d'écrire que nous avons tenté de mettre en œuvre lors de notre atelier. De plus, celui-ci s'étant déroulé dans une ambiance collective, il y a eu un intérêt marqué pour les textes des uns et des autres, et cela a généré une dynamique de groupe qui a également contribué à créer un espace de réflexion. L'écriture se caractérise par sa capacité à accueillir la subjectivité, la singularité des expériences et des ressentis, et en ce sens, elle est ouverte à l'expérience exilique, qui est, elle aussi, propre à chaque exilé. Au contact des DA accompagnés par le collectif Agir, on s'aperçoit que l'exil est généralement pénible, voire traumatisant, mais il est à prendre au cas par cas parce que l'exil ne soulève pas les mêmes questions selon l'âge, le sexe et l'origine sociale des candidats. En effet, ce qu'éveille l'exil est fonction, comme le rappelle Rajaa Stitou, de l'histoire singulière des sujets¹⁸. L'exil se conjugue au singulier, et chacun conserve différemment sa part d'indestructible même dans les situations extrêmes pouvant être communes.

De l'errance à la renaissance

C'est du reste ce que nous constatons à travers le texte d'A., la seule femme ayant accepté de venir à cet atelier consacré au genre et à la migration. Âgée de 48 ans, elle a emprunté seule le chemin de l'exil, quittant le Venezuela et choisissant de venir en France, car sa dernière fille y étudiait déjà. D'ailleurs, nous pouvons classer le profil d'A. dans l'une des catégories proposées par Nancy Green. En effet, cette dernière identifie trois figures féminines majeures définies par l'histoire des migrations et appliquées ici à l'exil. La première est celle de l'épouse, la « femme qui reste » mais qui n'est pas passive : assumant en partie le rôle de l'homme et partageant l'opprobre qui entoure l'exilé, elle assure la survie financière de la famille et gère à distance patrimoine économique et engagement politique. La deuxième figure féminine qui se dégage est celle de la « suiveuse », selon le terme employé par Nancy Green, dont le rôle est également à réévaluer dans la structuration et le maintien des réseaux familiaux et, ici, politiques. La dernière est celle de l'exilée proprement dite, migrante à part entière, condamnée

18 Rajaa Stitou, L'intraduisible, communication au séminaire « Parler et écrire entre les langues », Crisis, Jeunes Chercheurs, faculté ALLSH, Aix-en-Provence, 2 mai 2017.

ou proscrite volontaire partant seule comme les migrantes célibataires¹⁹. A. correspond à cette dernière catégorie. Sa réaction à la présentation de l'image de la sculpture de Bruno Catalano se démarque de celle des autres participants. En effet, la sculpture présente l'image d'une femme à qui il manque une partie de son abdomen. Face à elle, A. suggère que le vide qu'elle perçoit est l'absence d'utérus. Sa réponse est quelque peu surprenante, puisque l'utérus n'est pas le seul organe faisant partie de l'abdomen. Pourquoi avoir choisi cet organe particulièrement ? Est-ce la mère et la femme en elle qui s'exprimaient ? Elle ne développera pas sa réponse, et nous avons eu des scrupules à lui demander les raisons de cette interprétation. Comme mentionné précédemment, A. est accompagnée, à cet atelier, de sa fille. Si, pour une raison ou une autre, sa demande d'asile lui était refusée, elle pourrait se séparer de cette dernière, qui ne serait probablement pas en mesure de partir du fait de ses études en France. Cette attente qui signifiait qu'elle tenait encore sa valise à la main impliquait aussi l'idée qu'elle laisserait ici, peut-être, une part d'elle. Son expérience invite à interroger ce qui est en jeu dans le processus migratoire : qu'est-ce qui est perdu ? Et qu'est-ce qui, malgré les extrêmes, résiste ? A. semble y répondre.

Contrairement à H.M., elle classe les pertes liées à l'exil selon deux catégories : il y a ce qu'elle nomme la « perte positive », qu'elle rattache à « la peur du changement et la peur d'entrer dans un âge qui ne serait plus utile professionnellement parlant ». En d'autres termes, l'exil aurait modifié son rapport à l'âge. A. a vécu près de cinquante années au Venezuela. Dans un pays stable, elle a construit une vie de famille et s'est crue proche de la retraite. Mais depuis sa condition d'exilée, il lui faut oublier tout cela et s'investir avec énergie pour vivre de nouvelles expériences en terre étrangère. Elle estime qu'avoir un nouveau rapport à l'âge est une chose positive, car elle doit tout apprendre ou presque : une autre langue, avoir de nouvelles habitudes culturelles, mais aussi recréer des liens. En France, où elle a déposé sa demande d'asile, on n'est pas culturellement perçu comme une « personne âgée » à 50 ans (au moment de l'atelier, elle en avait 48). À cet âge, on peut encore trouver un emploi et travailler jusqu'à 65 ans au moins. Par conséquent, cette nouvelle approche de l'âge lui semble bénéfique pour mieux s'adapter aux changements. Grâce à cela, elle entrevoit aisément la possibilité d'une reconstruction.

Toutefois, la perte a conservé un goût amer pour A. : « Les moments partagés en famille, quand nous apprécions les plaisirs comme les repas quotidiens, l'animal de compagnie, les conversations et les différentes activités que nous faisons ensemble et que nous n'estimons que dans la distance, quand nous ne les avons plus. » Même si elle semble ouverte à embrasser le changement, l'exil lui inspire tout de même le « mal du pays », la nostalgie ou la mélancolie à l'endroit de la terre natale, de ses proches, de la langue maternelle et de tout un monde qu'elle a laissé derrière elle²⁰ en partant. A. apparaît comme une figure de la résilience émancipatrice²¹, car elle accepte de se reconstruire en dépit de

19 Nancy Green, *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002, p. 120-135.

20 L'exil, art. cit., p. 233.

21 Martine Lani-Bayle, Histoire de vie et résilience, in Boris Cyrulnik, Gérard Jorland (dir.), *Résilience : connaissances de base*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 158.

ses fêlures. La résilience se définit comme «la capacité à s'adapter de manière flexible et ingénieuse aux facteurs externes et internes générateurs de stress. De façon plus spécifique, elle représenterait une source liée à la personnalité qui permet aux individus de modifier leur niveau de contrôle du moi²²».

La résilience serait donc l'aptitude à puiser au fond de soi, malgré la douleur et la peine, une force nécessaire à sa reconstruction. Dans le cas d'A., cette idée est contenue dans ses aspirations: «Moi j'espère continuer à apprendre le français et la culture française parce que cela me fait ouvrir mon esprit et grandir en tant qu'être humain.» Cette déclaration sur laquelle s'achève son texte est une manière pour elle d'accepter, voire de s'adapter à sa condition tout en gardant à l'esprit la possibilité d'un retour à la normale. Elle choisit d'embrasser cette nouvelle aventure sereinement, tout en sachant résister à la tempête.

Le texte de T.A. donne à voir aussi sa détermination de «réussir» son exil, la résilience dont il fait preuve ainsi que l'immense sentiment d'espoir qui l'habite. Il écrit ceci :

Après tout ce que j'ai traversé dans le passé, le futur me donne de l'espoir. L'amour et le soutien que j'ai reçus et que je continue de recevoir des personnes qui m'entourent aujourd'hui me font croire que le futur est plein de promesses. Je le vois et je le sens. Je vois ma fille aujourd'hui qui parle deux langues internationales et qui est tellement heureuse d'aller à l'école et de s'intégrer dans la société. Je le crois sincèrement. Je vois le futur qui apportera des sourires sur mon visage et du bonheur dans mon cœur²³.

T.A. ne cesse de répéter qu'il voit le futur. Ceci montre clairement la différence avec l'exilé errant, qui ne voit pas le chemin qui mène vers le futur. On remarque dans cet extrait que l'espoir est lié à l'intégration, au contact avec d'autres personnes, au partage, c'est-à-dire à l'enracinement.

L'écriture étant un moyen de se mettre à nu bien souvent de façon inconsciente, A. prend le soin de ne pas trop s'épancher. Quand elle évoque ce qu'elle a perdu, elle n'écrit pas *je*. Nous l'interprétons comme un mécanisme de protection pour ne pas bousculer l'équilibre émotionnel qu'elle a réussi à se créer. Pour elle, la suite de son texte le montre assez bien, là-bas reste un beau souvenir, «l'image de la grandeur, de la pureté et de la combinaison de couleurs donnée par le ciel au coucher du soleil à côté de la montagne». Ce qu'elle a perdu peut demeurer *silencié* tant que survit dans sa mémoire ce magnifique paysage. L'écriture permet d'établir des ponts entre là-bas et ici, entre avant et maintenant. Nayla Chidiac, psychologue clinicienne, qui a mené des ateliers d'écriture à visée thérapeutique, évoque le travail «de liaison, de reconstruction, de tissage» qui est mis en marche lors d'ateliers d'écriture. Ce processus est vital :

Face à l'événement traumatique qui fragmente le sujet, le démolit et peut aller jusqu'à le nier, l'écriture s'impose alors comme un travail psychique de liant, de lien, de liaison. L'inscription scripturale de l'expérience traumatique dans le champ littéraire peut en effet participer au processus de restauration du Moi affecté par le trauma ; une reconstruction identitaire par la médiation de l'écriture²⁴.

22 Boris Cyrulnik, Gérard Jorland (dir.), *Résilience, op. cit.*, p. 30.

23 Traduction de Sarah Voke.

24 Nayla Chidiac, *Écrire le silence : ateliers d'écriture thérapeutique, Cliniques*, vol. 5, n° 1, 2013, p. 106-123.

Il s'agit d'un processus dans lequel il faut être actif. La question ne consiste pas à donner du sens à son expérience, mais à le créer et à le tisser, parce qu'il y a une séparation originaire qui est fondatrice de l'altérité.

De fait, pour nombre d'écrivains postcoloniaux ou exilés, la question de la légitimité d'écrire se pose. Hélène Cixous soulève cette même question dans le texte « La venue à l'écriture », où elle dresse toutes les raisons qui l'empêchent d'écrire, convaincue qu'il faut « être quelqu'un » pour cela : « Moi écrire ? [...] De quel droit ? [...] Tout de moi se liguaît pour m'interdire l'écriture : l'Histoire, mon histoire, mon origine, mon genre. Tout ce qui constituait mon moi social, culturel²⁵. » Plus qu'un sentiment de légitimité, il s'agit également parfois d'une question de choix de langue. Dans quelle langue écrire ? Derrida soulève ce dilemme :

Dans quelle langue écrire des mémoires dès lors qu'il n'y a pas eu de langue maternelle autorisée ? Comment dire un « je me rappelle » qui vaille quand il faut inventer et sa langue et son *je*, les inventer *en même temps*, par-delà ce déferlement d'amnésie qu'a déchaîné le *double interdit*²⁶ ?

Lors de notre atelier, nous avons donc à cœur de laisser une liberté absolue quant au choix de la langue d'écriture, en vue d'encourager l'expression et d'accorder l'espace nécessaire pour tenter de constituer un *je*. Nous remarquons que certains participants ont choisi d'écrire dans leur langue maternelle, tandis que d'autres ont préféré l'anglais, quand d'autres encore ont tissé ensemble plusieurs langues. Que ce soit dans nos recherches en littérature, dans nos pratiques personnelles ou lors des ateliers, nous constatons que l'écriture peut devenir un lieu d'accueil, un refuge, un espace à soi. L'écriture comme espace d'hospitalité permet d'accueillir des identités multiples, des parcours singuliers, des langues métissées, des voix hybrides et plurilingues, puisant dans des imaginaires et des héritages littéraires variés. Ceci n'est pas sans rappeler le propos d'Amina Saïd, qui, lors d'un entretien, affirme que « la poésie est le lieu où je me sens moi-même²⁷ ».

Lorsque, en fin de séance, nous avons proposé aux participants qui le souhaitent de lire à haute voix leur texte, en respectant la langue dans laquelle ils ont choisi d'écrire, un moment de discussion sur les thèmes évoqués a eu lieu, suivi d'un temps de recueillement et de réflexion individuelle. Après cela, nous avons constaté que les participants étaient plus à l'aise avec le fait d'être dans le groupe et de partager leur ressenti. Nous observons le plaisir de faire entendre leur texte, de raconter leur histoire. Cela relèverait-il d'un besoin de faire exister leur histoire personnelle au sein d'un collectif, d'être connu et compris des autres ? Quoi qu'il en soit, les participants semblent à l'aise à l'idée de ce partage, qui se déroule pour la plupart dans leur propre langue, et saisissent l'occasion de se dire. Ce partage passe donc au-delà des frontières : la réception et l'hospitalité bienveillantes des uns et des autres sont ressenties de tous.

25 Hélène Cixous, *Entre l'écriture*, Paris, Éditions des femmes, 1986, p. 21-22.

26 Jacques Derrida, *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Éditions Galilée, 1996, p. 57.

27 Boni Tanella, Amina Saïd, La poésie est le lieu où je me sens moi-même, *Africultures*, n° 62, 2005, p. 229-231.

Conclusion

À l'initiative de cet atelier, nous voulions travailler sur l'expérience genrée de la migration, d'où son intitulé « Genres et mobilités », mais c'était sans compter avec la réalité du terrain. Nous n'avons accueilli qu'une seule DA. Nous avons appris d'une responsable d'Agir que les femmes, pourtant nombreuses, participent assez peu aux activités mises en place par le collectif. Elles sont dans une forme d'auto-exclusion dont les causes sont multiples. Par exemple, pour celles qui ont une famille, la raison principale reste la garde des enfants. En effet, même avec un système d'alternance, les mères préfèrent généralement se priver d'assister à certaines rencontres pour s'occuper des enfants et encouragent l'homme à s'y rendre. Quant aux femmes seules, elles ne perçoivent parfois pas l'intérêt de participer à ces activités qui, bien souvent, sont pensées sans elles. Par conséquent, n'eût été la crise sanitaire due à la Covid-19, la suite de notre projet aurait été de penser, avec les responsables d'Agir et les principales concernées (les DA), à la mise en place d'activités dans lesquelles les femmes pourraient facilement échanger, même accompagnées des enfants.

Nous terminerons cette réflexion en soulignant l'idée de réciprocité dans la recherche-action : la recherche donne des pistes pour l'action, et l'action menée enrichit à son tour la recherche par l'expérience vécue. Ceci pourra alimenter d'autres actions qui seront d'autant plus approfondies et mieux ciblées. Il nous semble apercevoir un travail à faire en ce sens, surtout lorsque la réflexion porte sur la migration et l'altérité. Nos travaux pourraient ainsi servir à des actions et œuvrer pour une recherche engagée. Animer ces ateliers d'écriture donne aux participantes et participants une occasion et une légitimité à écrire et à valoriser leur(s) langue(s). L'activité a des effets positifs, car elle encourage à se penser, à se dire et à se comprendre mutuellement. Elle crée des liens tout en favorisant le partage d'expériences. Ceci nous confirme l'importance d'ateliers d'écriture pour les migrants, et nos conclusions s'alignent sur celles de Sara Greaves, qui affirme : « C'est pour un temps [...] une interruption de l'exil, une rupture de l'exil. L'atelier permet une réappropriation de quelque chose d'intime, que l'on peut emporter avec soi²⁸. »

Bibliographie

CHIDIAC, Nayla, *Écrire le silence : ateliers d'écriture thérapeutique, Cliniques*, vol. 5, n° 1, 2013, p. 106-123.

CIXOUS, Hélène, *Entre l'écriture*, Paris, Éditions des femmes, 1986.

CYRULNIK, Boris, JORLAND, Gérard (dir.), *Résilience : connaissances de base*, Paris, Odile Jacob, 2012.

DERRIDA, Jacques, *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Éditions Galilée, 1996.

GREAVES, Sara, *Un atelier d'écriture pour les exilés : une question de statut, E-rea*, n° 14.2, 2017. En ligne : <http://journals.openedition.org/erea/5666> (consulté le 2 mai 2022).

GREEN, Nancy, *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002.

28 Sara Greaves, *Un atelier d'écriture pour les exilés : une question de statut, E-rea*, n° 14.2, 2017, p. 8.

- HALL, Stuart, *Cultural Identity and Diaspora*, in RUTHERFORD, Jonathan (dir.), *Community, Culture, Difference*, Londres, Lawrence & Wishart, 1990, p. 222-237.
- LANI-BAYLE, Martine, Histoire de vie et résilience, in CYRULNIK, Boris, JORLAND, Gérard (dir.), *Résilience : connaissances de base*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 158.
- L'exil, *Études*, vol. 412, n° 2, 2010, p. 233-240.
- LUCCHESI, Jacques, Bruno Catalano : biographie. En ligne : <https://brunocatalano.com/sculpture-bronze3/bruno-catalano-a-propos.php?ap=1> (consulté le 2 mai 2022).
- SAÏD, Edward, *Reflections on Exile and Other Literary and Cultural Essays*, Londres, Granta Books, 2001.
- SAÏD, Edward, *Réflexions sur l'exil et autres essais*, trad. Charlotte Woillez, Arles, Actes Sud, 2008.
- SEGGERS, Marie-Jeanne, *De l'exil à l'errance*, Toulouse, Érès, 2012.
- STITOU, Rajaa, L'intraduisible, communication au séminaire « Parler et écrire entre les langues », Crisis, Jeunes Chercheurs, faculté ALLSH, Aix-en-Provence, 2 mai 2017.
- TANELLA, Boni, SAÏD, Amina, La poésie est le lieu où je me sens moi-même, *Africultures*, n° 62, 2005, p. 229-231.
- VAN DER MAREN, Jean-Marie, Chapitre 5. Les stratégies de la recherche-action, in Van der Maren, Jean-Marie (dir.), *La recherche appliquée pour les professionnels : éducation, (para)médical, travail social*, Paris, De Boeck Supérieur, 2014, p. 122-144.

